

UN RAYON DE SOLEIL PERDU : TLEMCCEN

Je me souviens des histoires contées par mes parents, qui me permettent d'y croire «comme si j'y étais». C'est alors que l'on arrive à ces journées de défaite de 1870 qui, déjà, allaient obliger un Alsacien de la région de Wissembourg, propriétaire d'une petite ferme où il vivait heureux avec sa femme, à s'expatrier, après avoir donné douze ans de sa vie à l'armée française. Cet homme, par suite de l'annexion de l'Alsace-Lorraine, se vit mettre devant l'affreuse alternative : demeurer Français et abandonner tous ses biens, ou devenir Allemand. Cet homme choisit ce qu'il crut la liberté, fit un paquet de quelques vêtements que les Allemands lui laissèrent emporter, demanda à rejoindre la France d'abord, l'Algérie ensuite.

Cet homme était mon grand-père. Après bien des péripéties, il parvint tout de même à Tlemcen, ville frontière entre l'Algérie et le Maroc, à quatre-vingts kilomètres de la mer, en l'an de grâce 1871. Il avait alors quarante et un ans ; comme seul bagage, son désir de gagner sa vie pour faire vivre sa famille.

Cet homme, mon aïeul, représente la source même des raisons qui font du « Pied-Noir » que je suis, et de mes compatriotes en général, des patriotes intarsiateurs, amoureux de la mère patrie jusqu'à l'extrême. Beaucoup d'entre nous sont des descendants directs de ces premiers pionniers supranationaux : réfugiés politiques «quarantuitards», expatriés de 1870, mais aussi de tous ceux venant d'Espagne, d'Italie, du Midi de la France, de Sicile, de Calabre, de Corse, du bassin de la Méditerranée en général.

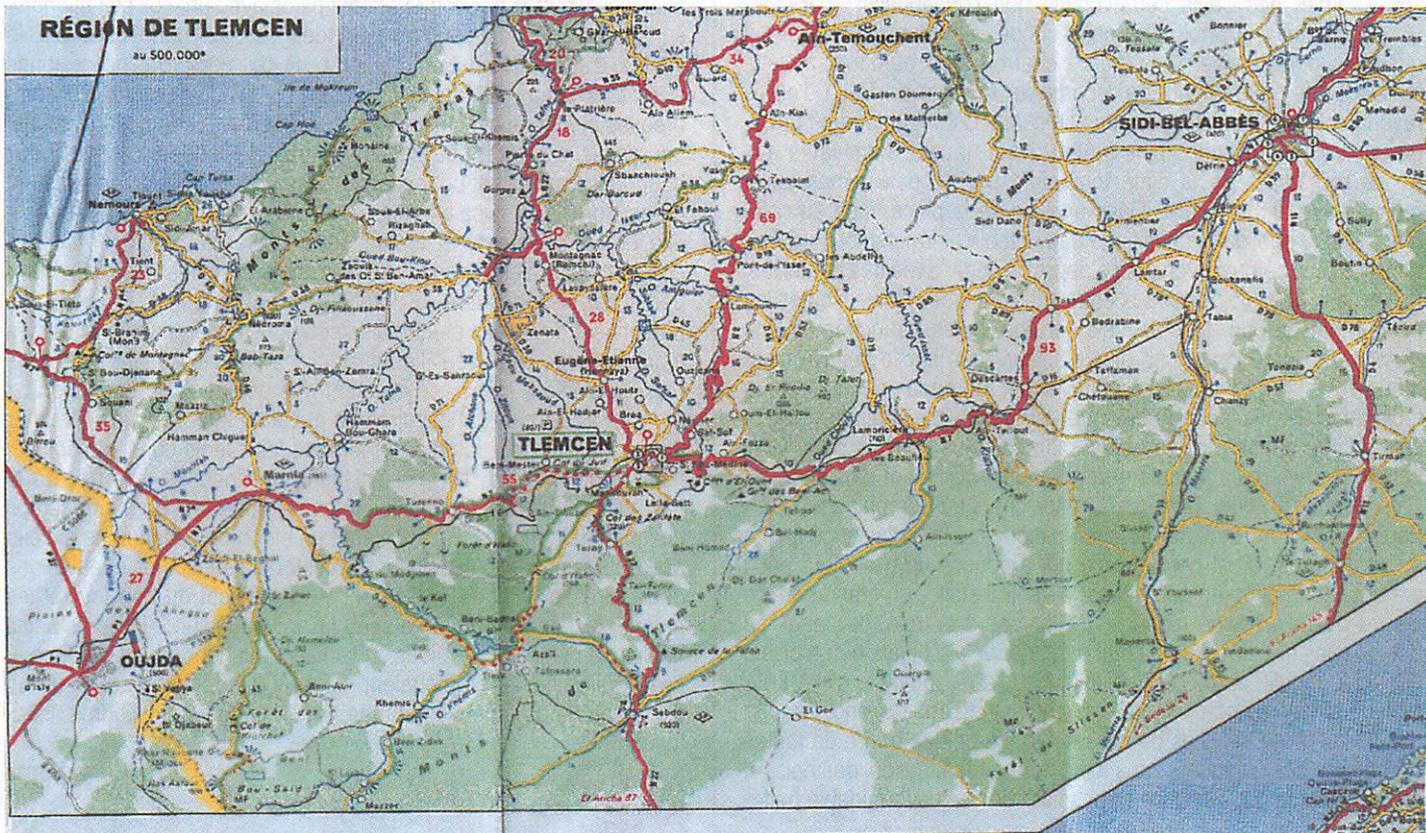
A Tlemcen, il fallait travailler pour vivre, surtout quand on avait tout sacrifié pour ce seul titre de Français. Mon grand-père avait servi dans l'armée comme charpentier, puis tonnelier. Aujourd'hui encore des caves sont pourvues de ses tonneaux et de ses foudres, qui recueillent le vin haut en couleur âpre et si goûté de la région.

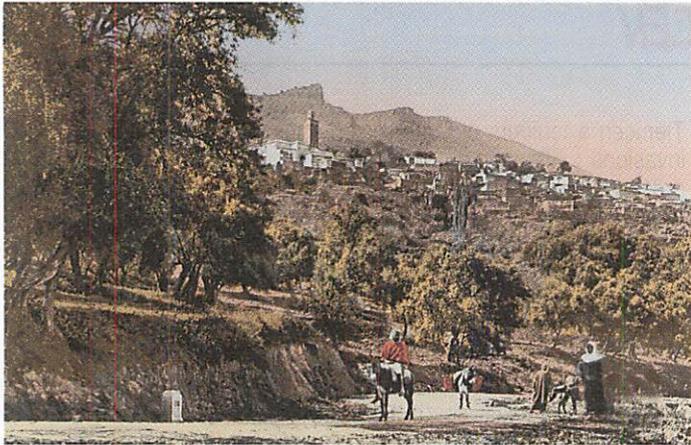
A Tlemcen, en 1871, la vie était dure, il ne faisait pas bon s'y promener sans arme ou s'attarder le soir hors des remparts. On risquait fort de mauvaises rencontres et il était fréquent de trouver au petit matin des cadavres égorgés comme de simples moutons. Des diligences qui relient les différents villages à Oran, la grande ville, étaient très souvent attaquées. C'était un «Far West» où les plumes des Indiens étaient remplacées par les turbans blancs (ceux des Algériens) ou marron (ceux des Marocains).

Tlemcen a toujours été une région dans le courant des différentes invasions : ville sainte entourée de ses remparts, dont certains se dressent encore, flanqués de tours et de minarets en ruines. Le «Tlemceni», chez les Musulmans, a toujours bénéficié d'un respect certain. Du haut des remparts nord, sur l'esplanade où vient mourir la rue Ximénès, on découvrait une vallée où se nichait, à quelque dix ou douze kilomètres, le village de Marnia, village natal, de Ben Bella : l'histoire offre de ces facéties ! On y distinguait très nettement la route qui serpentait entre les jardins et les vignes ; à cette époque, des bois profonds cachaient aux regards les pillards et facilitaient leur action ; de multiples histoires de massacres de voyageurs ont ainsi hanté mes jeunes années ; elles me terrifiaient alors.

A l'Est, par la porte d'Oran, la route passait à travers des bois de chênes liège et d'oliviers, et traversait, à deux kilomètres, une gorge splendide. Une cascade en formait la toile de fond ; la chute, tombant d'une cinquantaine de mètres, avait fini par creuser le rocher, et un lac profond servait de déversoir. Le lieu était de toute beauté ; l'eau limpide, cristalline, prenait des tons verts et bleus selon la profondeur ; des roches grises, lisses et brillantes comme un miroir, tranchaient sur le vert foncé des herbes et des arbrisseaux ; à la saison, les arbousiers, sorte de fraisières géants, y ajoutaient les points rouges et jaunes de leurs fruits. Puis la route, par les lacets interminables, se perdait en direction du grand port d'Oran. A l'Ouest, la route se dirigeait à travers les vignobles et des oliviers vers la frontière du Maroc, distante de quelques kilomètres ; Oujda, la ville frontière, typiquement marocaine, créait la transition. Vers le Sud, la route, après le coin charmant d'Aïn-Naya, attaquait tout de suite la montagne dure, hostile, repère de toutes les bandes armées ; puis, plus loin, allait rejoindre Sebdoù à travers la barrière rocheuse où le grand Sud commençait. Tlemcen était ainsi, à flanc de coteau, un poste, une citadelle, une ville sainte, un creuset où se fondaient les restes de toutes les civilisations qu'elle avait vu défiler.

Cette région était saine avec son véritable «climat de France», comme je l'ai si souvent entendu répéter : froid l'hiver (la neige y demeurait facilement un ou deux mois), chaud l'été (ce qui permettait d'aller se baigner à la cascade). Moins de vingt ans après l'arrivée des premiers pionniers, le pays, d'abord inculte et dépourvu de toute sécurité, avait déjà changé. Les pentes arides et sans culture





TLEMCEM - Sidi Bou-Médine - Vue prise de la route de Bel-Abbès

avaient fait place à des jardins où l'olivier et la vigne donnaient leur note typiquement méditerranéenne. Chaque saison apportait ses offrandes : fraises juteuses et savoureuses, groseilles, cerises, abricots jaune d'or paraissant disputer avec les oranges, les mandarines et les citrons, les rayons du soleil. L'eau ne manquait pas ; des travaux d'adduction permettaient de faire pousser tous les légumes possibles. De grands noyers, des chênes rappelaient la France si lointaine et si près à la fois, et venaient se mêler aux eucalyptus exhalant leur senteur caractéristique à l'aurore ou au coucher du soleil. En traversant ces frondaisons, on avait l'impression qu'une gigantesque inhalation, vous pénétrait jusqu'au fond des poumons. L'Européen et l'Indigène (le Musulman) commençaient à se connaître, à s'apprécier. Après avoir lutté, la paix venait apporter ses bienfaits. À ce moment, il n'y avait pas de grandes propriétés ; le

mythe du « colon avide du sang et de la douleur des pauvres fellahs » ne pouvait exister. Les adversaires d'hier finissaient par se comprendre et s'aimer. L'Européen s'apercevait qu'il ne pourrait pas continuer à résider dans un pays sans faire corps avec ses habitants. L'indigène sédentaire se rendait compte qu'un certain bien-être et une possibilité de gagner sa vie lui était offerte ainsi que la sécurité devant les bandes de voleurs et de pillards, dans ce pays où la vie d'un être compte si peu.

L'irrigation, les plantations ne se sont pas faites sans mal. Cette terre rouge que l'on aperçoit au soleil couchant du haut du minaret de Sidi-Salem a une couleur caractéristique. Le sang et la sueur des Européens et des Arabes qui y ont travaillé et y sont morts l'ont marquée à tout jamais.

Jusqu'en 1920, des bandes plus ou moins nombreuses, menées par des bandits ou des illuminés prêchant la guerre sainte, n'ont cessé de venir saccager, piller et tuer les troupeaux, violer les femmes et égorger les enfants, sans distinction de race ou de religion.

Musulmans, Israélites (dont la colonie était nombreuse aussi) et Chrétiens payèrent un lourd tribut. La colonie de Tlemcen tint bon ; le paysan et le soldat ne firent qu'un, la pioche et le fusil devenus inséparables, la défense s'organisa. Et, peu à peu, la pacification fit entrer ce pays dans le calme nécessaire aux grandes œuvres.

Tlemcen n'était pas une ville ayant des espaces verts : c'était un jardin où l'on avait placé quelques maisons. Les arbres étaient nombreux, d'essences diverses, ce qui permettait, pendant les journées chaudes, de se promener sur la place centrale et de profiter d'une ombre fraîche et bienfaisante. Le paradis ? Certainement pas, mais peut-être une de ses représentations comme l'on en trouve dans les images d'Epinal.

**D'après Georges KOPP
Extrait de son livre «Un rayon de soleil perdu»
Éditions de l'Atlantrophe**